

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE I.

L'AUTEUR, qui ne craint pas les répétitions, nous décrit de nouveau la belle manœuvre de Napoléon, dont il a parlé à la fin du chapitre précédent. Ce mouvement, qui, au dire de nos ennemis, est une des plus belles opérations militaires de Napoléon, fournit cependant encore au maréchal-des-logis du palais un sujet de censure; tant l'éloge est distribué avec parcimonie, et le blâme avec prodigalité! Ici, c'est une division qu'un ordre mal écrit a fait errer pendant vingt-quatre heures dans les bois (page 249 [184]); mouvement qui ne fut d'aucune importance, et qu'un historien judicieux se fût bien gardé de rapporter. Mais, quand l'empereur ne fournit pas à l'auteur matière à critiquer, il s'en prend à l'armée, qu'il représente comme marchant dans un désordre général.

CHAPITRE II.

DANS notre mouvement sur Smolensk par la rive gauche du Dniéper, nous rencontrâmes, à Krasnoi, la division russe Newerowskoi, que, l'on ne sait trop pourquoi, les Russes avaient ainsi placée. Cette division fut au moment d'être enlevée. M. de Ségur suppose que si elle n'a pas été prise, c'est par un retard de Grouchy. Le fait est que, dans la rapidité de sa fuite, elle ne put être jointe et attaquée que par la cavalerie. L'artillerie qui avait été retardée au passage du défilé de Krasnoi, ne put pas être employée, quoi qu'en ait dit l'auteur. Si elle était arrivée à temps, cette division aurait été totalement détruite. Notre historien, fidèle à son système, s'abstient de faire connaître que, dans une des brillantes charges de cavalerie qui eurent lieu, le colonel Marbeuf fut blessé mortellement.

A l'occasion du 15 août, le prince Eugène vient complimenter l'empereur, qui lui dit : *Tout se prépare pour une bataille; je la gagnerai; nous verrons Moskou.* Eugène, suivant notre historien, garda le silence; mais en sortant, il s'empressa de dire au maréchal Mortier : *Moskou nous perdra.... Duroc, le plus réservé de tous.... dit qu'il ne prévoit pas d'époque à notre retour.* Ainsi, ajoute l'auteur, on commençait à désapprouver. (Page 257 [189].) Il semble, d'après tout ce qu'il a énoncé dans les chapitres précédents, que ce commencement de désapprobation date de bien plus loin.

CHAPITRE III.

NAPOLÉON avait profité si habilement de l'hésitation et des fausses manœuvres des généraux russes, dans leur marche sur Vitepsk, que ce ne fut que par Smolensk qu'ils apprirent le danger qui les menaçait. Cette place fut au moment d'être prise. M. de Ségur représente le maréchal Ney *enflammé* à la vue de cette ville, et lui reproche d'avoir essayé de s'en emparer immédiatement. « Une balle » le frappa au cou. Irrité, il lança un bataillon contre la » citadelle..... les murailles russes purent seules arrêter ses » soldats. » (Page 262 [194].) Le maréchal Ney était trop habitué aux balles, pour s'irriter d'en avoir reçu une dans ses habits. Ce ne fut donc pas pour se venger qu'il fit marcher un bataillon du quarante-sixième, mais bien pour faire rentrer l'ennemi, qui lui était opposé, dans la citadelle, et la reconnaître. Il est malheureux qu'il n'ait pas suivi sa première pensée, et qu'il n'ait pas fait aussitôt une attaque vigoureuse sur ce point. Car la ville eût été enlevée; la citadelle n'était revêtue qu'en terre. L'officier du palais, qui fait peu de cas des opérations militaires, ne donne pas exactement la position de l'armée française autour de Smolensk. Voici la description qu'il en fait :

« Davoust, puis le comte de Lobau, se déployèrent à la » droite de Ney; la garde au centre, en réserve, et plus loin » l'armée d'Italie. La place de Junot et des Westphaliens » fut indiquée; Murat et Poniatowski formèrent la droite » de l'armée. » (Page 263 [194].)

L'auteur devrait bien nous dire quel corps commandait le comte de Lobau, depuis que le maréchal Davoust lui avait repris les divisions qui lui avaient été confiées. Plus loin, il ajoute : « L'armée française, ainsi placée, était adossée » à des défilés et à des précipices; mais la retraite impor- » tait peu à Napoléon; il ne songeait qu'à la victoire. » (Page 264 [194].) Le maréchal-des-logis, qui semble vouloir donner des leçons de stratégie à l'empereur, devrait savoir que deux grandes routes assuraient la retraite à notre armée; que le quatrième corps (celui du prince Eugène) avait été placé, ainsi que la division Pajol, à Goritnia, pour éclairer les bords du Dniéper sur notre gauche; et que notre droite se trouvait flanquée, un peu en arrière, par le corps du duc d'Abrantès. M. de Ségur, qui paraît si bien connaître les plans et le caractère de Barclay de Tolly, devrait aussi nous dire pourquoi il envoya Bagration, non pas à Elnia, comme le dit notre historien, mais bien à Dorogobouje, et pourquoi il resta avec son armée à Smolensk. De deux choses l'une : ou Barclay voulait la bataille, ou il ne la voulait pas. Dans le premier cas, il fallait réunir ses forces, au lieu de les diviser; dans le second cas, il fallait évacuer Smolensk. M. l'officier du palais donne pour motif du séjour de Barclay dans cette ville, « qu'ayant en » tête un ennemi colossal, il dut s'attendre à des mouve- » mens gigantesques. » (Page 265 [195].) Nous avouons que nous ne comprenons rien à ceci. Si Barclay avait à faire à un ennemi *colossal*, croyait-il donc augmenter ses forces en les divisant?

CHAPITRE IV.

NAPOLÉON, après s'être assuré qu'une portion de l'armée russe a quitté Smolensk pour se porter sur la route de Moskou, se décide à l'attaquer.

Voici le brave « Murat, prudent quand la présence de » l'ennemi ne l'échauffait pas, qui combat cette résolution. » (Page 268 [198].) L'auteur assure même « qu'il s'est jeté » aux genoux de son frère, le conjurant de s'arrêter... que » cette Moskou nous perdrait. » (Page 269 [198].)

M. de Ségur n'est pas varié dans les idées qu'il prête à ses personnages, et dans la manière de les exprimer. Murat ne fait que répéter ici ce qu'on a fait dire, quelques pages plus haut, au prince Eugène. Faire parler ainsi le roi de Naples, c'est vouloir le faire passer pour un général peu expérimenté. Comment l'empereur pouvait-il s'arrêter devant Smolensk ? L'officier du palais aurait-il donc voulu qu'il revînt sur ses pas ? Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que d'enlever cette place. D'ailleurs, ayant passé une partie de la nuit auprès du roi de Naples, et dans la tente de l'empereur, nous pouvons assurer que les conversations rapportées sont fausses. Tout le monde brûlait du désir de voir tomber Smolensk en notre pouvoir. L'attaque une fois résolue, Napoléon fit resserrer cette ville au-dessus et au-dessous des ponts, pour foudroyer ces passages, et, dès lors, décider l'ennemi à l'évacuer.

C'est dans une des batteries qui furent établies pour cet

objet (celle de notre droite), que M. de Ségur suppose que Murat, désespérant du sort de cette guerre, veut se faire tuer ; absurdité complète.

L'auteur, qui n'a pas des idées nettes sur les mouvemens militaires, nous dit que « Napoléon voulut qu'en même » temps l'artillerie de la garde abattît la grande muraille avec » ses pièces de douze ; l'artillerie désobéit. » (P. 270 [199].) Cette accusation de désobéissance serait flétrissante pour la garde ; mais elle n'est point fondée. L'empereur, dans le moment même où il faisait vigoureusement canonner les ponts, fit tirer quelques coups de douze contre la muraille, pour voir l'effet qu'ils produiraient ; et lorsque l'on eût reconnu qu'il fallait trop de temps et de munitions pour y faire une brèche, Napoléon ordonna au génie d'attaquer par la mine.

« En montant à cet assaut, nos colonnes d'attaque lais- » sèrent une longue et large traînée de blessés, de sang et » de morts. » (Page 270 [199].) A l'assaut de quoi, M. l'officier du palais ? Il n'y avait point d'ouvrages extérieurs ; les faubourgs étaient seulement garnis de troupes, mais n'étaient point retranchés. Il n'y avait donc pas lieu de donner un assaut.

« La faute que Ney avait fait commettre la veille à un » bataillon, venait d'être répétée par l'armée entière. » (Page 271 [199].) Qui peut croire qu'un homme, portant le titre de général, écrive de pareilles choses ! Quel autre moyen y avait-il, pour prendre la place, que de commencer par chasser l'ennemi des faubourgs ?

« Le comte de Lobau, maître du fossé, fit jeter des obus » dans la ville.... Un si grand désastre, qu'il crut son ou- » vrage, effraya le comte de Lobau. » (Page 271 [199].)

Ici, il y a deux choses difficiles à comprendre. La première, c'est de savoir quel corps commandait le comte de Lobau. Car, au dire même de l'auteur, nous voyons au-

tour de Smolensk, à la gauche, Ney dont la droite s'appuie au corps de Davoust, qui lui-même appuie sa droite à Poniatsowski. Où donc était placé le corps du comte de Lobau? M. de Ségur aurait bien dû nous en instruire. En second lieu, nous lui demanderons comment le comte de Lobau, qui fait jeter des obus dans la ville, peut s'effrayer de ce qu'ils y mettent le feu. Le maréchal-des-logis du palais ignore-t-il que c'est l'effet que produisent des obus? Le brave général polonais Grabowski fut tué en entrant en ville : l'auteur n'en fait pas mention.

CHAPITRE V.

L'EMPEREUR parcourt le champ de bataille; « triste revue de morts et de mourans; compte funeste à faire » et à rendre. » (Page 273 [201].) Là-dessus, M. de Ségur donne à entendre que nous avons soin de faire enterrer nos morts pour prévenir de fâcheuses impressions sur nos soldats. Mais cela était-il si facile à cacher, quand l'armée entière était là? Voudrait-il faire croire que les soldats français craignent la mort? La petite vanité de briller par des amplifications de collège, l'emporte chez lui sur toutes les considérations. Il prête un a-parté à Napoléon, entouré de Ney, Davoust, Mortier, Duroc, etc., et ajoute que c'est « par le besoin de décharger son cœur du soin qui l'op- » pressait.... qu'il s'acharne sur le général et sur l'armée » ennemie, comme s'il eût pu la détruire par ses raison- » nemens, ne l'ayant pu par la victoire.... (Pages 275 et » 276 [202, 203.]) Que ses paroles ne prouvaient que son » désappointement, etc. » (Page 279 [205].)

Toute la diatribe qu'il prête à l'empereur contre les Russes, n'est là que pour amener cet éloge magnifique de ce peuple que l'auteur lui oppose : « Les Russes, dit-il, » en sont à ce point où les nations ont encore leurs vertus » primitives, et déjà des vertus acquises. » (Page 277 [204].) Plus tard, un aide-de-camp vient annoncer qu'à notre droite, Regnier et le prince de Schwartzemberg ont obtenu un avantage important sur Tormasof, et l'ont rejeté en Vol-

hynie. Et Napoléon de s'écrier aussitôt : « Vous le voyez, » les misérables ! ils se laissent battre même par des Autrichiens ! » (Page 279 [205].) Est-il vraisemblable que l'empereur ait poussé l'imprudencence au point d'insulter les Autrichiens, au moment même où ils méritaient ses éloges ? En rapprochant ce propos de l'intention que l'auteur lui a déjà prêtée à Vitepsk, de *tourner ses armes contre la Prusse, et de lui faire payer les frais de la guerre, si la campagne de Russie ne lui présentait plus de chance avantageuse* (page 229 [169]), ne serait-on pas tenté de croire que notre historien veut justifier d'avance la conduite qu'ont tenue plus tard ces deux cabinets, et diminuer ainsi l'odieux de leur défection ?

Il fait dire aux généraux les plus rapprochés de Napoléon : « Si l'Europe se soulevait contre lui, il n'aurait plus » que ses soldats pour sujets, que son camp pour empire ; » encore le tiers en étant étranger, lui deviendrait ennemi. » (Page 282 [207].) De pareilles idées pouvaient-elles naître à cette époque dans l'esprit de qui que ce fût ? Cet anachronisme est une nouvelle preuve que ce roman n'a été écrit qu'avec des idées nouvelles, et dans l'absence de tout souvenir.

L'auteur nous retrace des scènes de murmures, qui ne sont qu'une répétition de celles de Wilna, Vitepsk, etc, etc. Son génie inventif aurait pu lui fournir quelque chose de plus nouveau.

CHAPITRE VI.

QUE l'empereur Napoléon est malheureux ! Ce n'est pas assez d'entendre autour de lui les jérémiades continuelles de Murat, Caulaincourt, Daru, Berthier, Ney, Lobau, etc., il faut encore qu'il ait à faire à deux nouveaux plaignans, Rapp et Lauriston. Rapp est l'orateur ; il vient de Dantzick, mais cela ne l'empêche pas de raconter le désordre qui a lieu parmi nos soldats, en Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'à l'Oder, et depuis l'Oder jusqu'à la Vistule. Il termine en disant que les troupes se plaignent *de toujours marcher*. (Page 284 [209].) Non content d'avoir prêté son éloquence à Rapp, voici le tableau que M. de Ségur fait lui-même de nos soldats : « Troublés par une vague inquiétude, ils marchaient à travers la morne uniformité de ces vastes et silencieuses forêts de noirs sapins ; ils se traînaient * le long » de ces grands arbres nus, dépouillés jusqu'à la cime, et » s'effrayaient de leur faiblesse au milieu de ces immensités ; alors ils se formaient des idées sinistres et bizarres... » (Page 285 [209].)

Les auteurs les plus aguerris des mélodrames des boulevards, auraient hésité à mettre dans la bouche de leur héros cette peinture grotesque.

On se rappelle les déclamations contre les soldats au départ de Wilna. Ici, c'est un autre tableau effrayant du nom-

* L'auteur veut-il dire que nos soldats grimpaient sur les arbres ?

bre des victimes que nous avons semées sur la route, et que l'auteur ne porte pas à moins d'un quart pour les Français, et de moitié pour les alliés.

Rapp n'épargne point les détails, mais l'empereur ne s'explique pas avec lui : un autre général obtient plus de confiance; c'est Sébastiani. Celui-ci rappelle à Napoléon « qu'il lui avait déclaré à Wilna qu'il ne passerait pas la » Duna; il insiste comme les autres sur l'état de l'armée. » Il est affreux, répartit l'empereur; dès Wilna, il en traî- » nait la moitié, aujourd'hui ce sont les deux tiers, il n'y » a donc plus de temps à perdre. » (Page 287 [211].) D'après ce calcul, il est évident qu'il faut marcher vite, si Napoléon veut qu'un seul soldat arrive à Moskou. Car dès Smolensk, où la moitié du chemin est à peine parcourue, il ne resterait plus que le tiers des soldats présents sous les armes : assertion ridicule, qui se réfute d'elle-même.

M. de Ségur trouve que l'empereur se contredit dans les discours qu'il adresse à ses généraux. Le mal se gagne apparemment; car, dans le chapitre précédent, cet historien fait dire au comte de Lobau, en entrant dans Smolensk : « Voilà une belle tête de cantonnement; c'était lui dire de » s'y arrêter; mais l'empereur ne répondit à cet avis que » par un coup d'œil sévère. » (Page 280 [205].) Et, quelques pages après (page 288 [211]), c'est Napoléon qui répète devant Davoust et ses généraux, le propos du comte de Lobau. *Il considère Smolensk, dit-il, comme une bonne tête de cantonnement, etc.*

Voilà, continue-t-il en parlant à Davoust, ma ligne bien couverte; arrêtons-nous ici! Mais, en même temps, il l'envoie seconder Ney et Murat dans la poursuite des Russes. Il veut éviter désormais toute affaire sérieuse (page 289 [212]); et il confie la poursuite de l'ennemi aux deux plus téméraires. Davoust, qui est le maréchal prudent, il le met à son insu sous les ordres de l'impétueux

roi de Naples. (Page 289 [212].) *Ainsi, dit notre auteur, les contradictions de ses paroles passent dans ses actions.* Il est facile à M. de Ségur de prêter au personnage de fantaisie qu'il s'est créé, des contradictions dans les paroles et dans les actions. Mais ce n'est point sur de frivoles caquets que Napoléon sera jugé par l'histoire. Jamais ce prince n'a dit qu'il s'arrêterait à Smolensk, car jamais il n'en a eu la pensée.